

Marc Hiver

Poésie de printemps et d'hiver

Recueil de poèmes publiés sur *Accents poétiques*

Remerciements à l'équipe d'*Accents poétiques* et aux membres qui m'ont lu et commenté.

Ô folle nuit d'été

Ô folle nuit d'été qui murmure ici-bas
Quand un *amaretto* trop doux et si sucré
Énerve mon palais et enivre mon nez
De jasmin étoilé, saturé d'anis gras.

Au loin, cristallisant mes terreurs d'autrefois,
Un hibou haut perché hulule sa plainte
Et torture mes nerfs au calme désarroi
D'une aube qui attend pour dissiper mes craintes.

Enfin quelque lueur, vif éclat du regard,
À l'aurore attendue et malgré son retard,
M'invite à retrouver cette petite mort

Où mes rêves passés, présents et à venir,
Dans un souffle heurté, par un dernier soupir,
Sonneront l'hallali de leurs bouches en cor.

Le SDF se repose en attendant la mort

Il se reposera en attendant la mort,
Car vivre avec les siens n'est plus vraiment son fort.
Il est né du néant, son futur s'est enfui
Un beau jour de printemps en espérant la nuit.

Il mourra doucement comme il n'a pas vécu,
S'endormant hors les bras d'un Morphée qu'il a vu,
Cauchemar gris et blême au fond d'un lit d'errance,
Torturer son esprit et jouir de ses souffrances.

Le SDF est seul dans la rue trépidante,
Ombre parmi le flou de l'aube frémissante,
Un monde à bout de souffle, une chape de plomb !

La maraude l'ennuie ; des *Restos* il s'en bat
Le cœur de supporter les chanteurs au gala.
Son âme meurt enfin dans un trou d'air sans fond.

Les rimes noires de l'Apocalypse

Du souffle de la vie par le vent laminée,
La Terre désertée craque de cent volcans
Qui en pleine érection, de leurs gaz suffocants,
Crachent un sort cruel à l'aube condamnée !

Recouvrant de boue noire une glèbe tannée,
Londres, Paris, Moscou perdent tous leurs pendants
D'amour et de haine recuites aux méchants
De la vie, presque rien, l'Histoire terminée...

Quelques-uns, morts-vivants, pendus à l'oxymore,
Finiront glyphosate en l'algue matamore.
Et la mort sur la mer, putride, tu la sens ?

C'est jour faste en enfer ; l'ozone tu t'en fous.
Et de péter le feu, nouveau dieu, roi des fous,
Tendance, Belzébuth ? Toi qui jamais ne mens ?

Au creux de la nuit

Tout au creux de la nuit
Par un crachin d'automne,
Je vois un colibri,
Expatrié, atone.

Ô toi petit oiseau
Qui ne bat plus des ailes,
Transi, en porte-à-faux,
Chante ta ritournelle !

Étrangers tous les deux
Quand la lune acariâtre
Chiche d'un maigre feu
Rebute l'astrolâtre.

Privé de ton nectar,
Toi le trochilidé,
Si nous allions au bar
Afin de discuter ?

Bras dessus, bras dessous,
Nous réchauffant un peu,
Sans craindre à deux les loups
Avançons cahoteux.

Des régions tropicales,
Tu me parles de toi.
Catastrophe à Bhopal,
Je te parle de moi.

Au bar, un coq au vin
Nous invite à trinquer,
Ainsi que ce marin
Qui hurle à l'amitié.

C'est beau un colibri
Au plumage éclatant,
Et un marin qui rit
Du rire de l'enfant !

Moi, j'aime qu'en ribambelle,
Un oiseau, un marin
Fassent que pour ma belle
Je redevienne Indien.

Forêt des amours mortes

Vaste et sombre forêt aux formes filandreuses,
Tu frissonnes au gré des tendres floraisons
Quand sous la canopée, archaïque oraison,
Jase vers les cimes la fougère frondeuse.

Le flou de ma folie, l'affreuse forclusion,
Pour distiller son fiel ou un filet de sang
Me forçant à tarir le flot des sentiments,
Frappe son feu d'enfer, ultime dérision !

J'étais fort, je suis faible au frais des amours mortes
Et je fonds et je fuis tes flèches qui transportent
Dans une faune et flore où s'enfourir au terrier.

D'un amour trop bavard, étouffé de remords,
Agaçant d'un seul mot celle que j'aime encore,
Faut-il que la faux passe, que je meure, excoché ?

Le cœur, le cul et l'âme

Qu'il fait doux,
Quand tout s'endort autour de nous,
Les nuits d'été, nus sur le lit,
Parler de tout, de rien, de nos envies !

Quel plaisir de laisser nos corps
Et nos esprits
Chevaucher encore
À petits cris.

J'aime les mots d'amour
Simples qui font danser
Jusqu'au petit jour
Nos trop courtes nuits enchantées.

Et si tu disparaissais, toi,
Rassasiée de moi ?
Orage de l'amour, visage fermé,
Tes yeux soudain à mon regard dissimulés ?

L'amour, immense,
Qui fait ahaner les amoureux fourbus,
Des *lacrymos* plein la vue,
Enivrés, folle transe ?

L'amour, terrible,
Qui fait pleurer
La mort, ultime cible
De tous les hyménées !

Je me souviens
Ô combien j'avais froid
Les longs hivers sans toi,
La nuit quand tout s'éteint.

Avant de te connaître
Tu me manquais déjà
Dans mon désert où l'être
Du néant, lui, ne m'oubliait pas !

Épicure gelé,
Cyrano transi,
La goutte au nez
Du Divin Marquis,

Glorieux ancêtres,
Comme vous souffriez
Vous aussi, sans dieu ni maître,
Et seuls, sans personne à aimer !

Mais tu vins
Et vint Noël,
Noël de l'amour et du vin
Chaud, des épices et du miel.

Nous nous connûmes bibliquement.
Dans une autre *Genèse*, un *Nouveau Testament*,
Nous nous pelotonnâmes,
Le cœur, le cul et l'âme.

Depuis ce jour,
Par l'échange de nos philtres d'amour,
Nous savourons chaque instant
Tout en appréhendant
Le crépuscule des amants.

L'amour flou

Du temps que j'étais flou,
Le spleen en héritage,
Une femme sans âge
Me fit un effet fou.

Elle était froufrouante,
Moi au bord du suicide.
Les yeux embués d'acide,
Je n'avais plus d'attente.

Elle se mit à chanter
D'une voix Mélusine
Et sans faire de mine
Flûta un hyménée.

Je sors de ma guitare
Un accompagnement.
Et elle nous poussant
À l'octave pénard.

De concert nous chantons
D'un même cœur battant ;
Puis, insensiblement,
Une autre partition.

Je n'ai pas *défundé*.
J'achetai des lunettes,
Dessillant mes mirettes
Pour mieux la regarder.

Ma tête reste floue
Comme il n'est pas permis ;
Floue d'un amour la vie,
Et de vie l'amour flou !

Le Kiwi

À David, mon collègue et ami né à Oamaru

Je ne parlerai pas du fruit,
Kiwi couleur kaki,
Qui n'est pas le kaki
Fruit du plaqueminier
Plus fragile au panier.

Je ne parlerai pas de cet oiseau de nuit,
Ce drôle de kiwi,
Qui étouffe ses cris,
Timide, si petit,
En pays maori.

Je vous parlerai d'un Kiwi
Qui aime du rugby
les formidables packs ;
Le haka des All Blacks,
New Zealand, Aotearoa en maori ;
Né à Oamaru, émigré à Paris.

Mon ami le Kiwi
Se fatiguait de vivre aux antipodes
La tête en bas !
Aussi fit-il le long chemin qui l'entraîna
Au pays des Lumières, du bon vin, de la mode
Pour redresser son chef, Tour Eiffel et Paris.

Mais plus tard il comprit
Qu'à Paris les toits sont gris.
Si loin de sa verte *Comté*,
Hormis les gigots congelés
De chez lui, nostalgie, pauvre part
Achetée chez Picard !

Car bientôt il fut pris
D'un trouble inouï :
Il avait l'impression qu'ici
Comme là-bas
Sa tête était en bas.

Alors pour conjurer ce sort un peu trop triste,
Contrat chez Bouglione en leur Cirque d'Hiver.
Le Kiwi se la joue capricieux de la Terre,
Grâce à son expérience il fait l'antipodiste !

Le tombeau des amants du quai Branly

J'ai chanté *a cappella*
Et à russe que veux-tu
Quand tu te la jouais *babouchka*.
J'ai dansé médiéval, qui l'eût cru ?
Encontre *Lady Rowena*.

J'ai tatoué à l'automne
Violon et cobra
Sur tes rondeurs pas monotones,
Callipyge *Mayol* à l'ombre de mes bras !

J'ai peint une nature morte
Quand il t'échut de me quitter,
Ou peut-être une eau forte
Devant ton corps déshabité ?

Qu'un monument en érection
— La mémoire du désespoir —
Couvre les heures de ta gloire
Dont je ne saurai voir
L'impudique fermentation.

Moi, pauvre mirliflore,
Au printemps revenu,
J'ai, d'une nouvelle Pandore,
Rouvert la boîte défendue,
Mais la magie s'était perdue.

Que les doigts d'Atahualpa Yupanqui
Te revêtent d'alpaga
Cachant l'argentine folie
Qui de nous s'empara
Sur les bords du *Meliquina*.

Au clair de la lune
Nous ne marcherons plus à l'amble...
À la Feria de Pampelune ?
Encornés par l'infortune
Quand les rimes se désassemblent.

Si tu vas à Paris, relax !
Visite notre sépulture
Sans craindre nos pensées impures !
Négocie un bout d'âme *free tax*
Sur les amants du quai Branly,
Si tu vas en France, à Paris.

Les amants du Krakatoa

Je m'étais allongé,
La tête relevée
Par un coussin rembourré de kapok
Pour un tête à tête au paddock.

C'est à califourchon qu'elle fixa nos désirs,
Directe et sans un repentir.
La question plomberie réglée,
— L'un à l'autre arrimés —
Nous avons appareillé.

Était-ce le coussin rembourré de kapok,
Mais tantôt nous nous évadâmes
Hors de ce pauvre lit sans âme
Au matelas trop dur, au sommier bien mastoc.

Elle sur moi, moi sur la canopée,
Elle et moi au faite d'un kapokier
Plus haut que notre rêve à deux
Survolant quelque à-pic rocheux.

Il advint que je bafouillasse des mots d'amour,
Il arriva qu'elle bredouillât alentour
De nos gestes ambigus
Et dans un charmant tête à cul.

Nous blaguions aussi,
Faisant fi
D'une précaution oratoire
Qui eût de nos deux sexes éradiqué la gloire,
Quoique nus et sans grand équipage,
Mais transportés à l'acmé de notre âge.

Le kapokier nous entraîna
Sur la Mer de Java
Entre Bornéo et Sumatra,
Leurs longues chaînes montagneuses
Dominant nos îles amoureuses.

Alors l'association des mots et des couleurs,
Des parfums et des rythmes, de notre folle ardeur,
Invita au hasard d'un propice mouillage
À franchir les bornes d'un si tendre équipage.

J'écarquillais les yeux pour raviver
Un bestiaire intérieur, sauvage et indompté.
J'en oubliais souvent que j'étais peu grimpeur, peu nageur,
Mais parfois venimeux, pas vraiment migrateur.

Parfois aussi, la langue au bord de l'aphasie,
Sans proférer, ne serait-ce qu'un cri,
Nous glissions sur des plaques de silence verglaçantes,
Le regard suspendu, le désir en attente.

Et puis des vents violents
Redonnaient du cœur, de l'allant
Aux instruments de bord
De notre corps à corps.

Quand nous atterrîmes sur ce bien pauvre lit,
Mais nouvelle frontière d'un voyage enrichi
Par des souvenirs vifs, des caresses déliées,
Nous nous sommes une fois encore embrassés.

Plus tard, elle remit sa culotte,
Et moi, je renfilai mon slip.
Nous nous donnâmes rendez-vous
Sans attendre pour un nouvel abouchement,
Dernière strophe hypertrophiée
D'un poème où nos vers et nos corps prendraient pied,
Sans rime ni raison !

Ma dame de Paris

Ma Dame de Paris,
Ni grande ni si belle,
Quand Amiens se rebelle,
Chartres s'enorgueillit !

Strasbourg a une horloge
Étrange créature ;
Coutances, ton épure
Mérite des éloges.

Albi, Beauvais, Clermont-Ferrand, Toulouse, Orléans, Tours, Le Mans,
Lyon, Marseille,
Reims, à l'ombre de Jeanne,
La douce paysanne,
Et tant d'autres merveilles...

Ma Dame de Paris,
Ta flèche, tes gargouilles
Du bon Viollet bafouillent
Quand Victor est marri.

Renaissant de tes cendres,
Ma Dame de Paris,
Pour une autre Marie,
Laisse-moi te surprendre !

Réelle, imaginaire,
La pierre-catéchèse,
Mais ta forêt en braise,
Légende populaire !

Point n'est besoin de croire
Ni en dieu, ni en diable !
Pour moi tu es aimable,
Ton âge est mon histoire.

Est-ce que de mon vivant,
Je reverrai ta nef
Pour un instant trop bref
Où pénétrer, gisant ?

D'hier et d'aujourd'hui,
C'est toi dont je suis fou
D'un amour qui m'absout,
Ma Dame de Paris !

Mon chat, ce serial killer

Mon chat ronronne
Sur mes genoux,
Tout tendre, tout doux,
Et pourtant dans le jardin résonne
Encore
Les cris de l'oiseau mis à mort.

Mon chat me caresse la tête par-derrrière,
Puis il me fait petit museau
Avant de se jouer d'un rayon de lumière.
Et pourtant le mulot
Au pied du mimosa agonisa longtemps
Entre pattes et dents.

Mon beau chat est un Maine coon
— Un doux géant comme l'on dit —
Géant sans doute, mais pas si doux à faire souffrir
Au grenier la petite souris
Qui prit tant de temps à mourir.
Et pourtant quand il cocoone...

Mon chat rapporte un peu de chair
Sans tête, ensanglantée.
Il tue pour me complaire
Et pour son désir de tuer.
Lui ne mange que sa pâté.

Marri, j'accorde l'indulgence
À toutes ces engeances :
Les toreros de Pampelune ;
Ou mon voisin, l'ami Pierrot
Qui les élève ses perdreaux
Pour tirer à la chasse ses prunes.
J'ai honte de notre bonheur,
De ses calinous au serial killer !

Mais quand ma douce amie m'appelle son gros chat
Et que je lui réponds : mon oiseau à mamelles,
J'ai bien peur qu'à l'acmé d'une guerre en dentelle,
En passant à l'acte, je fasse le faux pas !

Les poètes féminicides

Un poète autrefois
Chantait la biche au bois,
Puis à la période de rut
Il s'en allait aux putes.

Ce poète qu'on cocufia
Pleurnichait : *ne me quitte pas*
Et de cogner la femme aimée,
Pulsion féminicide, avant de la tuer.

Des poètes ringards se la jouent troubadour,
Aujourd'hui font la cour à l'idéal amour.
Dans un glauque glamour, ils encagent leur proie
En y fétichisant du corps quelques appâts.

Mais moi, ma douce amie, dans nos jeux à la con,
Je sais tous tes trompe-couillon !
Je t'aime même si tu pètes
Au lit, à l'acmé de nos fêtes !

Quand il y avait du muguet

Quand il y avait du mimosa
C'était jour de fête à la maison
Le pater égorgeait le cochon
La mater nous serrait dans ses bras

Quand il y avait des roses blanches
Le pater se mettait à couiner
Il repensait à notre mémé
Qui cassa sa pipe un dimanche

Mais quand il y avait du muguet
Alors on défilait tous dans la rue
Afin de défendre les exclus
D'un monde fou réduit aux acquêts

Une grand-mère pas comme les autres

Ma grand-mère, sous la pleine lune qui brille,
M'accueille à la porte du caveau de famille.
Ces vingt-cinq premières années
Passées dans les limbes de sa mort entamée
N'avaient pas trop altéré les traits d'un visage
Qui de son vivant était déjà sans âge.
Le teint me parut sinon cireux,
Du moins plus terreux,
Cela ne m'étonna guère au demeurant.

— *Tu m'as apporté du pétillant !*

J'ai débouché le champagne
Et posé les flûtes sur la pierre pour une partie de cocagne.
Depuis bien trop longtemps sevrée,
Elle a aussitôt *bibiné*.

— *Il est bon et frais, pas trop.*

Trouverais-je les mots
Pour évoquer ma mère-grand
Sirotant tranquillement ?
Puis, en souvenir des civettes :
— *Tu as pensé aux cigarettes ?*
Moi, je ne fume pas,
Mais j'en avais apporté un tas
Pour que tout s'accomplît.

— *Tu sais que durant la vie,*
C'est de plus en plus mal vu de fumer ?
— *Les cons !* dit-elle sans vaine verbosité.
Après tout ce temps,
Je la retrouvais telle qu'en
Elle-même la mort
N'avait pas changé l'intérieur de son for !
Il ne m'appartient pas ici de défendre l'alcool et le tabac,
Surtout dans cet instant d'une histoire volée qui repassait les plats.

Bien sûr que grand-mère
Avait abrégé son passage sur terre
Par ses excès ; et pour les mêmes raisons,
Mon grand-père était mort d'un cancer du poumon.
Désormais, elle ne craignait plus rien.
Dans le frais du tombeau et un verre d'une main,
Une clope de l'autre, elle *bichait*,
Cette femme que j'aimais !

Nous avons parlé toute la nuit.
Au petit matin elle est redescendu au caveau,
Moi, j'ai pris le premier métro.
Rejoignant mes pénates, je me suis mis au lit.

À la Tour de Pise

Qu'un géomètre dise
Si la Tour de Pise
Ne serait pas mieux mise
En station debout.

Qu'un bon samaritain explique
Pourquoi d'aucuns s'appliquent
À fracasser l'Afrique,
Honni soit qui s'en fout.

Qu'un pauvre type justifie
Chez les hommes, le rififi
Qu'après sa femme il magnifie
D'un bout de cœur sur son bout.

Alors, quand à la rime
Le poète déprime,
Au premier vers qui l'opprime,
Il devient maître-fou.

Moi, je sors de ma tête
Ces pensées pense-bête
Et me perds dans des fêtes,
Italien à la Tour, en Espagne Andalou.

Rhythm and poetry (RAP) tempest

La mer *taguait*, *scratchait* et *rappait* en hurlant
D'un *flow* répétitif ses *samples* épuisants
Qui *clashait* la *battle* en... vers la bête humaine ?
Enivrée d'eau, de vent, écume folle et blême.

Le ciel, rouge au sang froid du feu d'un dieu glacé,
Narguant mon âme infirme avant de la niquer,
Mêlait sur cette terre et son *beat* et son air
Aux reflets des nuées livides sur la mer.

Breakdancer — *rap old school* — sur la grève *groovée*,
Seul, bouffon et trempé, j'errais en étranger
En proie aux *punchlines* de sable sous le vent.

Car tu n'étais plus là pour qu'une fois encore
Ta voix réenchante ce foutraque décor
Où ton corps abritait mon désir turgescent...

Une fête d'amour

Un vol de flamants roses
Dont les ailes aussi vives
Que leurs cris indisposent,
Atterrit sur la rive.

En se couchant,
Le soleil embrasa les cimes
Des pins d'un rouge, rouge sang
Au plus fort de la rime.

Un lion feula sous les fougères
D'un gris vert plutôt vert
Et l'éléphant barrit
Quand il nous vit.

Mais au matin, l'aube endormie,
L'aurore aux doigts de rose,
Plus tard le soleil de midi
Éclaira toute chose.

Le ciel d'une embrouille pareille
À l'herbe trop jaunie sous ce ciel bien trop bleu,
Fragrances sauvages attirant les abeilles,
Qui pour fêter l'amour, nous joignirent tous deux.

Tu ôtas de tes mains
Qui recouvraient tes pleins
La feuille de vigne sur ton délié païen,
Invite à me défaire de mon étui pénien.

Le soleil décochait ses flèches feu d'acier.
L'éléphant repassant, jugea nos simagrées,
Compara sa trompe et la mienne,
Sourit, satisfait de la sienne.

Esprits criminels

Je regardais *Esprits Criminels*
Sur TF1 à la télévision.
L'épisode, ce soir de Noël,
Inédit, nouvelle saison,
Traitait d'un rimailleur pépère.
On l'appellera le *tire-vers*
— Pour préserver son anonymat—
Qui assassinait en série,
Devinez quoi ?
La poésie.

Ce salopard
Se foutait des rimes hasardeuses
Comme de sa première vareuse !
Il vouait Vaugelas au bazar.
Les hémistiches,
Même à la triche,
Il s'en tamponnait le coquillard !

Moi, qui avais tout lu Boileau,
Et ne buvais pas que de l'eau,
Je puis des pieds
Comme à un vrai poète, il sied.
J'en restais donc sans voix
Qu'on pût commettre en toute impunité
De telles insanités
Au regard de la loi.

Je suis agent au FBI
— Profileur poétique à Quantico —
Je mettrai ce balourd sur la paille
D'un cachot !
Car j'aurai sa peau,
Bavant son *flow*,
En flagrant délit
De crime contre la poésie.

Depuis, il croupit, le gars,
Derrière les barreaux d'une prison d'État,
Dans une cellule atrabilaire
Où il peut cracher de sa plume les glaires
Contre ce qu'il y a de plus fameux,
Excusez-moi du peu :
Des poèmes sur les murs
— Murmure d'*amour* —
Que son prédécesseur chinois en taule
Avait calligraphiés au médium
Sur le premier môle
D'un dernier opus.

C'est dur pour un petit pauvre type empaffé
De rester entre quatre murs *graffés*
D'alexandrins d'Alexandrie
Par un *Pékin* de Chinatown, Paris,
Extradé en prison à La Santé
Par la France, Voie lactée ;
D'attendre qu'en sa vieillesse
Passe le temps des *aminches*
Dans un *mélo-méli*
De souvenirs d'une vie
À son hémistiche
Et sans réelle poésie.

Il bouge plus d'un *poiluche*,
Il est mort, le faux poète !
Et si son âme ne valait pas tripette,
À Machin ou à Trucmuche,
Elle doit désormais errer
Dans les limbes
Ou dans les nimbes
De la prison de La Santé.

Babe, it's raining cats and dogs

Tiens ! Les mouches pètent et les chats volent bas,
Mais ce matin d'hiver notre amour reste intact
Innervant de partout notre ardeur au contact !
Que pleurent les British s'il pleut des chiens, des chats...

Hier nous errions, sans nous connaître encore.
Soudaine rencontre d'un soir d'éternité
Où nos peaux, nos odeurs, l'une à l'autre frottées...
Mon hypothalamus s'émut de leurs accords !

Tu m'as d'abord ouvert la porte de chez toi ;
Puis celle du frigo pour un petit souper ;
Ensuite, et fort repus de nos premiers baisers,
La porte de ta chambre à nos cœurs en émoi.

La visite amoureuse, elle s'est poursuivie
De découverte en découverte.
Pour ce tendre jardin, nous avons la main verte
Et tu m'ouvris ton corps sur le bord de ton lit.

Un violon sur le toit
Accompagnait notre aventure,
Soulignant à l'envi la moindre appogiature
Et les arabesques de notre quant-à-soi.

Enivrés de plaisir, de paroles et de vie,
Amours débutantes qui n'en finissent pas ;
Entracte délicieux à lire de Kafka
Un fragment qui traînait sur ta table de nuit.

Alors tu m'expliquas qu'il n'y a rien d'absurde
Dans *La Métamorphose*.
Je comprends tout, tu éclaires si bien la chose
Qu'au quatrain, rime riche, « *absurde* » embrasse à « *Kurde* » !

Tire la chevillette, ouvre toutes tes portes,
Cherra la bobinette et tu diras : qui c'est ?
Pourtant de notre moi, qu'est-ce qu'on s'en fichait,
De Narcisse blessé au temps des amours mortes !

Plus que nue, pas trop vierge, ô ma belle odalisque !
Filant sur nos désirs, nous nous étions charmés.
Remettons le couvert, à moi de t'inviter :
Si d'un homard du jour, nous partageons la bisque ?

Et Dieu créa la femme

Je dédie ce poème aux fausses blondes, aux vraies brunes et bien sûr à la femme à barbe.

Quand Ève est apparue,
À la voir si poilue,
Adam s'enquit de Dieu
S'il lui plaisait que l'on fût *gay* du pieu.
Pensant qu'Ève était homme,
Qui mangerait la pomme ?
Adam manda au *Vieux* qui les créait
Comment son peuple se multiplierait
— Sans qu'il fût dit qu'on repoussât
Le mariage pour tous, des filles ou des gars —
Mais de l'humanité primait en fin de compte
Qu'un homme et une femme amorçassent la pompe.

Dieu lui répondit :
Arrache tous ces poils impies
Qui te cachent les trésors
Des lignes de son corps
Et tu comprendras mieux
Les desseins de ton Dieu !

Adam ne sait où commencer :
Des poils du nez,
De ces aisselles forestières,
Des jambes hirsutes sans parler du derrière,
Car de peu s'en fallût
Qu'elle eût du poil au cul !

Quatre jours et trois nuits,
Passant outre les cris
D'une Ève torturée,
Adam élagua sa beauté.

Enfin femme, Ève fut,
À poil, quoique sans follicules, vraiment nue.
Sous les cheveux trop longs
Il découvrit deux mamelons ;
Au maquis du pubis
Bien caché, le petit pertuis
Dominant des jambes de rêve
Qu'il explora durant des heures bien trop brèves.

Mais la bénédiction fut de courte durée,
Car le poil est tenace, et le Pan sans pitié.
Un mois plus tard, il retrouvait son double,
Un être velu, dont les attraits ne troublent
Ni ses sens, ni sa queue, ni son cœur
D'autant que sa moitié se dérobaît par peur
De subir la question qui lui tirait les poils
Et c'est bien pour cela qu'elle aurait mis les voiles.

Adam se retourna vers son créateur et lui demanda
Une solution élégante pour émonder Éva.
Alors Dieu créa une machine épilatrice
Pour lui faire la peau lisse.
Mais la femme retrouvée
Hurlait encore quand il l'eut honorée.
Dieu, dans sa munificence, créa un gel doux au sexe,
Afin qu'Ève, s'il le fallait, s'affranchît *in petto dura lex*
Et que les deux amants pussent jouir tant et plus
Des plaisirs sacrifiés aux temples de Vénus.

La tentation du suicide

Du temps que j'étais jeune et beau,
Mais irrémédiablement triste,
Je fis un dernier tour de piste
Avant de quitter le radeau.

Méduse n'a pas voulu de moi,
Je ne nourrirai pas la gorgone.
Plutôt mourir si je jargonne
Des mots de peu, des mots sans joie.

Alors, point ne désertai,
Au petit jour d'un mois de mai,
Ce monde fou qui m'escagasse.

Car éternel agonisant,
Mort trop vivant, je t'aime et sens
Ton corps qui secoue ma carcasse !

Prière au Dieu jaloux

*car l'Eternel, ton Dieu, est un Dieu jaloux au milieu de toi. La colère de l'Eternel, ton Dieu, s'enflammerait contre toi, et il t'exterminerait de dessus la terre.
Deutéronome, verset 6:15*

Complaisamment planté sur les rives du temps
Au sein de la géhenne où traînent tes enfants
Dans la boue de l'hiver, sous les pluies du printemps,
Je te salue, Jaloux, jouant de l'olifant !

Je ne sais pas quelle heure et encor' moins le lieu.
Vous mes amis en pleurs n'y vîtes que du feu
Et pourtant à jamais s'invitant au milieu
De mon âge, un dieu fou me donne un carton bleu.

Lecteur de peu d'ardeur ne cherche pas midi
À quatorze heures pile en l'espace infini
Si je meurs et je ris sous tes yeux interdits !

Je ne suis qu'un humain qui, au pied de la tour
D'ivoire et de murs creux, s'adosse à ses amours
Et murmure à son dieu : recouvre tes débours !

Vade retro, satanas !

J'ai rêvé d'un hiver qui menait vers l'oubli,
L'oubli d'un avenir à croquer sur le temps,
Cet expert patenté où rêve la folie
Exfoliant le passé d'un avenir troublant !

Pensez à vous panser, vous les plaies de mon âme,
Âme morte ou bien vive afin qu'elle s'enflamme,
L'anamnèse, au sujet de ma mémoire vive
Quand vit l'évocation d'un temps bref qui s'esquive.

J'ai peur que notre temps s'émousse en sa torpeur,
Si mon esprit frappeur ripe et pousse son heur,
Plus loin que le malheur ou le mal sans esprit.

Mais je te résiste, hôte d'un temps qui file
Sa toile d'araignée rendant ma vie fébrile,
For l'esprit amoureux dissipant ton mépris !

La vie n'est qu'un brouillon

Pourquoi t'as peur
Pic et pic et colégram
Fais tes erreurs
Bour et bour et ratatam

T'es pas un loser
Mon ami au gué
Ne crains pas tes pleurs
Ô ma mie au gué

Car la vie n'est qu'un brouillon
De vie sol la si ré
Au gué nous la laisserons
La mort ma mie au gué

Le pet de Dieu

J'ai péché !
Dit Gepetto,
Et Pinocchio
S'est animé.

J'ai péché !
Dit Pygmalion,
Et de son fion
Naît Galatée

Et si le Big Bang
Est un grand pet,
Qui de son fait,
Fait effet boomerang,

Alors quand je vois la saloperie
Que certains hommes
Font subir aux autres hommes
Je me dis :

Toute cette merde
Qui nous bouffe,
Cet univers de ouf
Mange-merde,

Je l'ai compris :
Le sixième jour au matin,
Créant l'humain,
À son insu Dieu a failli,

Car tout vient de son prose
— Évidemment —
Si sa divine prose
N'est que du vent...

Dieu dit : j'ai pétié !
Et par son cul de feu,
Pur hasard d'un pet foireux,
Nous sommes nés !

Belle

Belle a peur.
Elle ne veut pas mourir,
Ne pas pourrir
Enterrée sous des gerbes de fleurs.

Ma belle a non moins peur
De cramer,
De s'évanouir en fumée
Au crématorium de secteur.

Tu iras où on te dit d'aller !
Enfin, je veux dire :
Pourquoi mourir,
Pourquoi se défilier ?

Tu n'es pas malade, n'est-ce pas ?
Tu as peur de vieillir. Oui, mais ce cinéma ?
Tu invoques trop tôt les ombres de la mort,
Voyant déjà la vie se plomber en ton corps !

Pourquoi éteindre la lumière ?
Tu dis que ta survie, ça rime avec misère !
Mais qu'est ce que tu racontes ?
Tu n'as pas honte ?

Tu dis aussi que ça clignote
Dans ta tête, que tu as les chocottes,
Que tu ne vois plus rien, et pourtant,
Tu vois toujours autant ?

Tu dis encore que tu clignes ta vie,
Mais moi aussi, je cligne la mienne
Et pourtant les persiennes
Laissent filtrer des petits bouts d'envie.

Chante !
Chante avec moi.
Prends ton manteau, il fait froid,
Un foulard pour ta gorge et chante !

On va se promener tous les deux.
Regarde, le ciel est bleu,
La mer est verte,
Envolons-nous par la fenêtre ouverte !

Belle, *bellissima* ma Belle,
Réfugiés au jardin, rebelles,
Clignotons, toi et moi, ensemble
Au souffle du vent sur les trembles !

Coquin de sort

Du temps que je sombrais dans la mélancolie
En proie au vague à l'âme, à la *douce* folie,
Un vieux coquin de sort,
Virus de ce temps mort
Transmettant l'impensé,
Me fit un croche-pied.

Las, je cours frappadingue et comme poursuivi
Par le hacker maudit
Qui dans ma pauvre tête a mis son rififi !
Mais le clown est en moi : pardonne-moi, paillasse,
Et ce pardon, déjà, distille de l'angoisse !

Décliné son alias, un génie libéré
De sa lampe en fer blanc s'agace d'être nommé
Par le nom de son maître, par l'appel du faux-cul !
Croyant vivre sa vie, mais de sa vie cocue,
Ma liberté se trouve enchâssée dans l'intrus !

Emporte-moi, veux-tu,
Vers mes nobles pensées,
Emporte-moi veux-tu ?
Suis-je ton prisonnier ?
Je ne réagis plus !
Relâche ton emprise !
Toi qui pourtant me grises.

*Tu croyais te connaître,
Mais tu n'es plus ton maître.
Et que se passe-t-il ?
Tu marches sans arrêt,
Guettant une envolée,
Mais que se passe-t-il ?*

Je marche à l'amble
Sur des jambes
Qui s'appuient sur leurs pieds ;
Les bras le long du corps
Ballottent sans effort.
Et ces mains dans les poches !
Et les poches sous ces yeux !
Et mes yeux dans tes yeux !
Mais oui, je m'effiloche,
Quand toi, tu te libères,
Hors de moi tu jaillis, ô moitié de ma paire !

Lors tout redevient zen, nous scellons notre accord
Afin qu'à mon esprit fussent joints nos deux corps !

Mirabelle et Mirabeau

Il l'appelait sa Mirabelle,
Elle, son Mirabeau
— Oudelali, Oudelalo ! —
Ô comme elle était belle
Et lui vraiment pas beau.

Mais dans les yeux de Mirabelle
Où se mirait son Mirabeau
— Oudelali, Oudelalo ! —
Noires pensées en ribambelle
Mirent la si belle au tombeau.

Alors Mirabeau
Qui n'était pas beau,
— Oudelali, Oudelalo ! —
Descendit aux enfers
En appelant sa belle
Déesse de la Terre
Par son nom de Cybèle.

Comme le Diable est cruel
À toutes les Mirabelle
Qui réduisit presque en lambeaux
— Oudelali, Oudelalo ! —
Par le feu, Mirabeau !

Lors, celui qui n'était pas beau,
Sautant de braise en étincelle
— Oudelali, Oudelalo ! —
La délivra, elle trop belle,
Avant de gésir au tombeau.

Mais Mirabelle
Toujours si belle
— Oudelabi, Oudelabel ! —
Rallia son Mirabeau
Dans le même caveau.

Il semblerait, dit-on par mél,
Qu'elle ne soit plus la plus belle
Depuis que les vers au tombeau
— Triste poubelle d'Oudelalo ! —
L'ont apparié à Mirabeau,
Lui qui n'était vraiment pas beau !

Joue pas de King'n'Kong pour moi

Je suis King Kong,
Le roi des Kongs,
Qui se vante d'avoir fumé
Cigarros et p'tites pépées .

Mon nom c'est Kong,
J'aime le swing.
Kong boit du sky, King fait le kong
Qui boxe en tongs sur tous les rings.

Ne me prends pas pour un jobard,
Encore moins pour un barjot !
Joue pas au bear
Avec moi, Joe !

J'ai du standing,
Je suis King Kong
Et dans le film, au coup de gong,
Le Kong arrive en travelling.

Marre de les faire craquer,
Ces filles que l'on sacrifie !
Moi, je cherche la poésie,
Pas une nana à croquer.

C'est Joe, l'ours en smoking
Dingue... ding dong !
Qui m'a dit : hey vieux Kong !
Au forum on est tous kings.

Tu es Ping Pong,
Joe, roi du pong,
Joue pas de ping'n'pong
Pour moi, le roi des kongs !

J'aime les rimes riches
Et les pieds bots,
Aller à l'hémistiche
Et faire des ronds dans l'eau.

Ne m'appellez plus jamais Kong,
Car je ne joue pas à Hong Kong,
Mais à Pékin, nostalgie Ming,
Où swingue mon revers tout King.

Moralité :

Si t'es King, sois moins kong.

Nous ne jouirons plus ensemble

Nous ne jouirons plus ensemble
De la maison et du jardin
En divorçant pour de vrai ce matin.
Quand réentendrons-nous le bruissement des trembles ?

Nous ne jouirons plus ensemble,
Le notaire est très clair.
La jouissance commune des biens après séparation
Est déconseillée, car l'indivision,
Fût-elle amoureuse, aurait un goût amer.
Perçait il ton secret et ce pour quoi je tremble ?

Nous ne jouirons plus ensemble,
Tous ces massifs plantés, cette statue de marbre,
Où nos années de paix reposent sous les arbres.
Alors, avant d'en référer au tabellion
Qui ne peut comprendre, si nous allions
Une ultime fois au jardin
Pour jouir l'un de l'autre et, ce faisant, de bien
Danser le dernier branle à l'ombre de nos trembles ?

Quand j'étais poète

À me vivre poète
Je sublimais ma bite
Dérivant vide-vite
Sur ce spleen qui entête.

Elle, la poétesse
Transposait en ses vers
Le fruit de ses ovaire
Et de l'amour qui blesse ?

Rencontre de hasard
En gare Saint-Lazare
Nous nous plûmes tantôt...

Joie ! Sexe trublion !
Nous jouons du croupion,
Chuchotant du Rimbaud. *

* Bien sûr il ne s'agit pas du *Dormeur du val*, mais du poème : *L'Idole, Sonnet du Trou du cul*, d'Arthur Rimbaud.

Le train fantôme

Si je meurs, que ce soit dans le train à vapeur
Qui allait petit train de Chartres à Saumur,
Car au train où tout va, *j'y vas* sans un murmure,
Tu me files le train, mais moi, je n'ai pas peur !

Cou cou rou cou cou cou ... Le tortillard adieu !
Au paradis m'attend, je vais le retrouver
À Linières-Bouton, après bien des années,
Ce train de lois échues sur la *voix* des aïeux.

Chim chiminey chim cher-ee... Une odeur d'œuf pourri
Escorte une escarbille et, de mon œil rougi,
Je vois se profiler la gare terminale.

El porompompero ... Commence enfin la vie
Qui me botte le train hors un train-train d'ennui,
Un train de fou, gaiement, où mon entrain brimbale !

E que s'apelerio Aubrore

Pâle lueur de l'aube
Après la nuit
Brève fille de vie
Si blanche qu'on la daube

L'aube annonçant l'aurore
Aux doigts de rose
Cercle un halo qui n'ose
Monter ses blancs en or

L'aube du communiant
Au son des cloches
Accrochées aux baloches
D'un cœur adolescent

L'aube dans un bateau
Roue et vapeur
A dissipé mes peurs
Et soutenu mon flot

Et si d'un temps plus court
Aube et aurore
Mêlant le blanc à l'or
Comme nous faisaient jour

T'appellerai *l'aubrore*

Aux doigts de fée

L'aubrore au teint rosé

Qui au petit matin me ranime des morts

En marchant dans la rue

En marchant dans la rue
Je me suis rencontrée
Aussitôt je me plus
Et je *m'ai* mariée

En marchant sur les eaux
J'ai croisé un chaland
M'a menée en bateau
Et m'a fait un enfant

Marchant à reculons
J'ai embrassé la mort
Sous les roues d'un camion
Mais j'étais dans mon tort

Depuis je marche droit
Dans mes bottes m'amour
Je m'emmerde avec toi
D'une vie sans détour

Dieu est mort, mais le Diable ?

Dieu est mort, mais le Diable ?
Que personne ne bouge
Quand le masque de la mort rouge
Frappe à la porte un jour ouvrable !

Mais moi, je sais la solution
Et je me barricade,
Car la faucheuse en embuscade
Attend de moi l'invitation !

Le siège des zombies,
La nuit des morts-vivants
Semblent des jeux d'enfants
Quand la camarade fait son nid.

Elle attendra encore !
Moi qui ne suis pas mort,
Les dents au mors
Pour moquer la pécore !

C'est ballot de ne mourir point
S'il faut vivre cloîtré
En votre antienne enfermé
Et tagada tsoin tsoin !

Alors je compris qu'à l'instar de Nietzsche
Qui nous dit : *Dieu est mort !*
Je hurlai : *Diable mort !*
Pauvres mots, rime riche.

Depuis je vis heureux,
Assuré que mes miches
De la Parque se fichent.
Rien sous terr', rien aux cieux !

Je délivre ces vers aux petits pieds,
Pas sans qualités, de bon sens.
Comme moi, entrez dans la danse
Et embrassez qui vous voudrez !

J'ai rêvé que tu m'aimeras

J'ai rêvé que tu m'aimeras,
Moi qui t'avais bien trop aimée
Du temps que tu ne m'aimais pas
Fors ton âme glacée.

Je soupire en pensant
Combien tu m'aimeras
Quand nous serons amants
Si jamais l'amour va.

J'ai peur de ne plus tant t'aimer
Pour peu que tu m'aimes enfin,
Mais trop tard aux temps du passé
D'un mode verbal qui s'éteint.

Alors profitons du présent,
Essayons de nous mieux aimer.
Qu'au creux d'un poème en suspens,
Nous forniquions très tendrement
Sur nos rimes pour versifier !

Ne lis pas ce quatrain

*Ne lis pas ce quatrain,
Tu es encor' vivant ;
Quatre vers quand le vent
De la mort va bon train.*

Fable de la belle qui puait sur Meetic

Une nuit, me promenant sur *Meetic*
Pendant que mon amie dormait,
Je vis une beauté mythique
Qu'en *loucedé*, aussitôt, j'invitai.

Rendez-vous fut donné
Au bar de mon quartier.
Je la découvrirais
In Real Life, en vrai.

Avant d'entrer dans le troquet
Par la vitre je la dévisageai.
Yes ! Une beauté sans pareille ;
Je devinai son *boule*, ses *airbags*, des merveilles !

Poussant la porte de l'estaminet
Je fus saisi par une pestilence.
Quelle honte pour moi qui conviais
Une déesse dans ce cloaque rance !

Mais plus je m'approchais
De la table où elle trônait,
Sculpturale Vénus,
Plus me fouettaient au nez des fragrances d'anus.

Las ! Je compris pourquoi m'échut
Cette princesse trop parfaite.
Une sorcière, qui l'eût cru,
Dessus le berceau de la belle,
En lui jetant un sort cruel,
Nous privait de tout tête à tête.

Moralité :

Si tu vas sur Meetic, attention !

Car l'amour est affaire de phéromone

Que les amants partagent au pic d'hormone,

Ce dont tous les écrans ne font jamais mention !

À oilpé tout l'été

À oilpé
Tout l'été
J'ai pété
Dans les prés !

À oilpé
Sur la mer
J'ai pissé
Dans l'eau claire !

À oilpé
Tous les deux
Forniquer
Fut un jeu !

À oilpé
Si tu n'aimes
Ni péter,
Ni pisser,
Forniquer,
Rappe pas l'anathème
Sur le flot du poème !

Qui chantera le vide trop plein

Ô mathématiques sévères, je ne vous ai pas oubliées, depuis que vos savantes leçons, plus douces que le miel, filtrèrent dans mon cœur, comme une onde rafraîchissante.
Lautréamont, *Les Chants de Maldoror*.

Qui chantera le vide trop plein
Du zéro sous nos yeux aveuglés,
Des lointaines Indes transporté
Quand le zéro de tout vaut le zéro de rien ?

Un tremblement secoua la science
Au diamètre d'un cercle diabolique
Devant certain π énigmatique
Rapporté à la circonférence !

.
Troublé par son usage avéré,
On te baptisa π à l'encan :
Irrationnel transcendant,
Brouillant l'idée de *réalité* !

Fée électricité d'un mystère
Où poète et savant se rejoignent
Pour réenchanter le monde idoine
D'un tout petit *i imaginaire* ?

Arithmétique, la lettre N
Des entiers naturels, positifs,
Pour compter nos moutons agressifs !
Quant au comptable marquant sans haine
Pertes et profits spéculatifs
Du Z flou des entiers relatifs...

État de déréliction scolaire
D'un grand Q qui ne manque pas d'air
Pour respirer au réveil l' R
Des nombres réels, ces pervers
Qui n'ayant de réel que le nom,
Nous font vraiment passer pour des cons !

Ô toi, sévère mathématique,
Innervant le *Tout* impermanent,
Fille d'arabesques poétiques,
Ton rêve fait de nous des errants !

Le poète et la muse en ce jardin

À mes vieux amis, Isabelle, si fantaisiste, et Christophe, le poète angevin des ruines, qui se reconnaîtront.

Un poète fume sa pipe,
Le rosé à la main.
Sa muse, elle, s'agite
Sur les rosiers en vain.

Le rimailleur profite
Du fruit de cette agitation.
Au jardin il médite
Sans ratiocinations.

Il sublime sa libido
En de belles pensées
Pendant que sa muse, tout de go,
Essaie de les planter.

L'Angevin, dans ses rites,
Savoure ces moments que sa mie lui procure,
Mais Dame Pomona, malgré sa frite,
Sent de sa gonarthrose la cruelle torture !

Pour moi ces deux-là sont un mythe.
Un poète hante ses ruines ;
Une esthète de bois toujours à la va-vite ;
Et chacun d'eux par l'âge au bord de la ravine...

Ces vénérables cénobites

Ont ennemi commun

Qui pousse la flore et la faune à la faillite :

Monsanto, comme un mort, plane sur leur jardin !

La bergeronnette grise et la mort

Une bergeronnette grise,
Par l'hiver affamée,
Toqua du bec contre la frise
Ornant ma fenêtre fermée...
...Moi, qu'un granite attend au beau milieu des ifs
Quand j'aurai épuisé tous mes soins palliatifs !

Faisant basculer le châssis vitré,
Mes amis, venus me visiter,
Disposèrent un peu de beurre sur le rebord
Pour que le passereau picorât sans effort.
Au fait, de quoi tu meurs ?
M'interrogea Roland, sans ménager ma peur.

Bernadette le corrigea :
C'est intime, ces choses-là.
Un peu plus de tact, s'il te plaît.
Alors je les rassurai.

Je me fiche des couronnes et des fleurs,
Et d'ailleurs, je vous le demande :
Sait-on vraiment de quoi l'on meurt ?
La bergeronnette, ayant dévoré l'offrande,
Regardait mes deux amis,
Interdits, au hasard de leur vie.

L'oiselle, se plaçant de travers,
Risqua des sautilllements qui la transportèrent
De l'intérieur de la fenêtre entrebâillée
Pour se risquer à voleter
Jusqu'au coin de la table de lit
Où mon corps s'était amolli.

La bergeronnette but l'eau
Qu'on lui tendit dans une coupe.
Afin d'évaluer l'éventuelle entourloupe,
Elle entama une sorte de danse,
À moins qu'il ne s'agît des prémices d'une transe.

Si ma mort se rebelle,
Pourquoi ne pas en rêver de plus belle ?
D'un flot se brisant sur l'écueil,
— À l'éclat dérisoire de nos rires —
Il ne faut pas en faire son deuil
De ces mots qu'on s'invente et aident à partir.

Fuyant ces mécréants, l'oiselle s'envola.
Une autre tasse de café ?
La dernière, car m'a-t-on dit là-bas,
La faux me moissonna, m'empêchant d'y goûter !

Ce n'était pas sa mère

Une femme hors d'âge, le visage écharpé,
Observe sur le pas de sa porte
Protégée du grain par une marquise rouillée,
La jeune femme sous cette pluie d'eau forte.

— *Mon enfant...*, qu'elle murmure.
Tout brille dans cette maisonnée :
Le bois, les cuivres qui recouvrent les murs.
Mais c'est trop propre, et surtout arrangé.

— *Mon enfant...*
Les gouttes tintinnabulent sur les carreaux.
— *Entrez-vous sécher en attendant,*
Dit celle qu'on croirait tireuse de tarot.

Insensible déplacement,
Quelques centimètres aléatoires,
La femme, se rapprochant,
Invite son hôte à s'asseoir.

L'ancienne pose légèrement les mains
Sur la nuque gracile de la jeune femme.
La pluie feule sans fin,
Et son esprit *sans flamme*.

Le regard bienveillant de la *vieille*,
Ses gestes terriblement maternels,
Sa voix sirupeuse de miel
Tissent dans ce cœur tendre une fine dentelle.

Paule tout au réconfort
D'une vague d'exquise tendresse
Quand sa mère vivait encore
Dans le temps délicat que tout blesse.

L'ancêtre s'écarte peu,
Elle répète tout bas
Sans la quitter des yeux :
— *Mon enfant*, qu'elle répète tout bas.

Paule hoquette un sursaut.
Hors la cuisine, un *ange* a passé
Du café bien chaud.
On lui demande de se sucrer.

Paule se sent épiée.
— *Mon enfant... je pense...*
Sur une phrase en pointillés,
La sorcière a rompu le silence.

Par petites gorgées, Paule boit son café amer.
L'ectoplasme féminin va et vient et la frôle en passant,
La main parsemée de fleurs de cimetière
Avec cette douceur, sa paume la caressant.

Les doigts cotonneux attirent la tête de Paule,
Paralysée. La jeune femme sent l'odeur de vieux chat
Et la patte suavement arthritique d'un félin déclinant sur l'épaule.
Dans la pièce, la quiétude religieuse d'une piéta.

Elle jurerait que *l'engeance* bat sa coulpe.
Une pression légère comme l'étreinte molle,
Écœurante du poulpe.
L'angoisse saisit Paule quand son âme s'affole.

Une angoisse fulgurante l'a sidérée
Mutant en une question insupportable,
Gluante, visqueuse. Respirer, ne pas mourir étouffée.
Non ! Elle doit se libérer de cette *goule* affable.

Ne pas mourir asphyxiée
Dans ce cloaque sucré et infect.
Elle s'arrache à ce corps que la vie a vicié,
Au regard tristement souriant et familier du *spectre*.

Dehors, elle retrouve sa place, un dôme nuageux délité.
Le soleil joue à cache-cache avec les éclats blancs.
Paule, une fatigue énorme, dessus, lui est tombée,
L'impression d'avoir cent ans.

Non, pour sûr, ce n'était pas sa mère.

Les Îles Vierges

C'est dans les Îles Vierges
Que j'ai perdu mon pucelage.
Ce jour encore je gamberge
Sur un minou pas vraiment sage.

C'était par un soir de bamboche
Quand le vent du désir
Gonfla mon foc lors de l'approche
Au mouillage de ton plaisir.

Un *bouc en train* se réveilla
En moi sous d'autres cieux
Pour goûter au *rut à Bahia*
Et à tous ses jeux licencieux.

Cette touriste énamourée
Aimait trop la chosette
Fût-elle au déballé,
À la bonne franquette !

Désormais, danse *el Mamourska* !
Chante *lo Mamourski* !
Avec la femme de ta vie
Que tu appelles Minouchka.

Tu l'as connue en Sibérie,
Mi refresco sur un congère
Ahanant au blanc paradis
Qu'elle chauffait, l'*Alma Mater* !

Quand parfois je repense
Au temps que j'étais vierge,
À cette heure ce sont tes stances
De style vieil qui me submergent !

Refais-moi de la poésie !
Si je ne m'endors pas trop vite,
Peut-être qu'au détour du lit
Nous enchanterons cette invite !

Pourquoi les gens qui pètent

Pourquoi les gens qui pètent
Sont-ils toujours un peu poètes ?
Le vent qui souffle dans la tête
Aère leur calfouette.

Pourquoi les gens pète-sec
Ont-ils le cœur et le cul secs ?
Nulle brise d'anus en tête,
Annonçant quelques miettes.

Pourquoi les ours en fête
Sont-ils toujours un peu poètes ?
Mais c'est le vent dans leur calfouette
Qui souffle dans la tête.

Ode à la résilience des cons

Con, l'éternel concupiscent
Sur la Terre s'en va pissant
À la raie des hurluberlus
Dont il est roi, le roi des cons.
Qu'en plein cœur son désir abscons
L'embroche de la barbe au cul !

Un barbecue rougi des braises,
Charbon de bois, ne l'en déplaie,
Le marquera du feu des flèches.
Bourreaux des cœurs, foyer de lares.
La châtaigne grille son lard,
Un mets de l'art et de la dèche !

L'Ardèche le sort de sa bogue,
À maturité le débogue
Quand l'involucre de bractées
Par tous les piquants de l'amour
Le libère dans un concours
De circonstances résiliées !

Cauchemar de l'amour (en deux chants et une péroration)

Pourquoi l'amour dure trois ans

Tant pis pour les romantiques ! Selon les lois de la biologie, l'amour est un processus chimique de courte durée. Dans son dernier ouvrage, *Petits Arrangements avec l'amour*, Lucy Vincent, neurobiologiste, explique comment chacun de nous peut s'en accommoder... et prolonger la vie de son couple.

[Revue Psychologies](#)

Chant 1 : Le cauchemar

Je lui ai fait du bien,
Elle m'a fait du mal,
Pourtant je suis son m  le,
Elle, mon féminin.

Alors me direz-vous,
Pourquoi la condamner
Si pendant des années
Elle vous rendait fou ?

Trois années de bonheur
   s'éclater au lit,
Un peu partout aussi,
Avant que l'amour meure.

Pour conjurer le sort
Nous *avons* marié,
Commandé le bébé.
Rien de vrai, rien de fort.

Pour mon anniversaire,
J'avais la gâterie ;
Pour le tien un *cunni...*
Sans la fougue d'hier.
Eh puis, je t'ai trompée.
Oui, ta meilleure amie !
Mais tu nous as bénis
Et même encouragés.

Un beau jour de printemps,
Nous tentons l'échangisme
Et tout son paganisme.
Rien de vraiment probant.

À Noël, pour minuit,
Ton cul enguirlandé
Que j'avais bien huilé
Subit la sodomie.

Quand Cupidon a fui,
Tu ne peux rien y faire,
Elle est cuite l'affaire,
Plus de sexe au réduit.

Et le temps a passé.
La vénus callipyge
Est loin de ses vingt piges
Et moi, mon vit usé.

Seule la poésie
Ranimerait la flamme
Et voudrait qu'on se pâme
Dans un touche-pipi.

À l'EHPAD, on convient,
Celui des deux qui reste
Avant le jour funeste
Revit l'été indien.

Et la beauté de l'âme
Et les grands sentiments
S'étiolent à l'encan
D'une vie qui se crame.

Chant 2 : Le réveil

Je me réveille enfin.
Et statistiquement
On nous octroie un an
Sur trois avant la fin.

Un an sur garantie
À s'aimer de s'aimer,
Et à nous étonner,
Douze mois de folie !

Nous avons décidé
Par un tacite accord
Quand l'amour sera mort
De partir, suicidés.

Roméo et Juliette
Se seront bécotés
Et auront forniqué
Pour une tierce en fête !

Je sais qu'au paradis,
Entourés des dieux lares,
Nous rentrant dans le lard,
Retrouverons l'envie.

Péroraison

Soyez donc rassurés,
Ô vous les bons apôtres !
En proie aux patenôtres
Du ciel *kamasutré* !

Quatre quatrains per tutti

Certains poètes sont des coqs
Qui s'inventent des poulaillers
Où leurs vers peuvent forniquer.
Licence poétique *ad hoc* !

Des poétesses callipyges
Jouent de la rime et de la fesse
Qu'elles balancent à confesse
Pour faire revivre leurs vingt piges !

D'autres encor', par métaphore
Suggèrent des transports de fonds
Qu'ils n'osent s'avouer au fond,
Des trucs d'amour et puis de mort !

Moi, plume éprouvée, plume au cul
Avec ma muse alambiquée,
Ça m'empêche de les dorer,
Mon âme et ses deux testicules !

Nuit d'amour avec un fantôme

On a tous une histoire avec un revenant.
Quand j'écris revenant, je veux dire un fantôme,
Un vrai, un qui émeut, et non pas ce symptôme
D'une hallucination, quand le cerveau vous ment.

Le fantôme était femme et moi j'en fus l'amant.
J'ai toujours craint la mort, mais son corps comme un baume,
Une ouate sublime toute imprégnée d'arômes...
Je m'insinuai sans crainte et à l'abri du temps.

Mon désir éperdu, arasé à l'encan
Silencieux d'une nuit si légère en plein vent,
Traversa l'ectoplasme fors ses seins dans mes paumes.

Mais à potron-minet s'évanouit doucement
Le corps de mon esprit sans que j'accepte avant
De gésir au tombeau pour vivre en son royaume.

Stances de la dame au strapontin

Debout dans le métro, des têtes de pantin
Qui toisent, mécontents, la dame au strapontin.
Et de leur corps à corps, peu s'en faut bouche à bouche,
Ces seins contre ce torse, obligé qu'on se touche !
Pourtant aucun frisson ne doit dans ces transports
Arracher d'émotion, d'élan franco de port.
*C'est que de nous, le métro respire,
C'est qu'autour de la dame, l'humanité soupire,
Mais sur son visage,
Et dans ses yeux, je vois ses paysages !*

Hippias le débauché, par l'odeur alléché,
Voudrait que l'on jouît d'une promiscuité
Propice au lâcher-prise, aux plaisirs voluptueux
D'un accord de hasard accueillant de leurs vœux,
Tentation consentie aux humains dans la rame
— Hors tripotage honteux, interdit, que l'on blâme !
*C'est que de nous, le métro respire
C'est qu'autour de la dame, l'humanité soupire,
Mais sur son visage,
Et dans son sourire, je vis ses paysages !*

La voiture en station se vide peu à peu.
Et la dame sans âge, avec son air heureux,
Sur le strapontin flou de ses rêves perdus,
Est la seule à vibrer dans son malentendu.
Parlant à un ami, ou à ce qu'il en reste,
Du geste à la parole, elle se manifeste.

*C'est que de nous, le métro transpire,
C'est qu'autour de la dame, l'humanité soupire,
Mais sur son doux visage,
Et de par son regard, j'aime ses paysages !*

Quand vient le terminus de ses rêves d'enfant,
La dame au strapontin se lève en recherchant
Sans doute un être humain vivant dans cet enfer.
Un bout de ligne, un bout de vie, à bout de nerfs...
*C'est que de nous, le métro transpire,
C'est qu'autour de la dame, l'humanité soupire,
Mais sur son visage...
Et de par son regard... mes propres paysages.*

Aux délices de Laurie

Passé le petit pont je rencontrai Laurie.
Son bibi sur la tête, elle était bien vivante
Et moi dans mon bonheur, je dévalai la pente
Des amours d'autrefois quand un cœur vous sourit.

Nue sous les vêtements qui recouvraient ses armes,
Laurie, primesautière au plus fort de l'été,
Me décocha un trait qu'elle eût empoisonné
Si son exquis parfum ne me fût comme un charme.

Toute à la poésie, Laurie me régala
D'une improvisation sans chichi, falbala,
Une chanson de geste pour suçoter nos âmes.

Tandis qu'elle disait, je m'enquis de son corps,
Faisant vibrer sa peau sur deux ou trois accords
D'une courbe mignonne où réviser mes gammes.

Madrigal d'hiver

*Souillé par le péché, j'étais un sybarite !
Lors, pour vous honorer, je devins cénobite.
Votre âme bienveillante, en son alacrité,
Du beau sexe me fit trousser le madrigal
Couronnant de l'amour, bien modeste astragale,
La colonne érigée à sa féminité.*

Idéal mal armé 1

Mal armé pour survivre en ces temps de misère
Que l'*Idéal* enfin, d'un ailleurs nous enseigne
Où nous serions heureux pour peu qu'amour repeigne
Et boute ce cloaque hors son désir amer.

Je veux un autre monde, une étrange utopie
Qui arase sur Terre la vie administrée
Par des algorithmes sans âme et sans pitié
Spoliant l'humanité d'un coin de paradis.

Alors, je me rebelle pour qu'imagination
Innervé ton réel, symbolique alcyon
Nidifiant sur la mer de mes rêves éveillés.

Jamais désespéré que le vent et les vagues
Détruisent tous ses nids par l'écume et les algues,
De sa plume l'oiseau distille l'hyménée !

L'étope du marin

À petits pas comptés au cœur du Cotentin,
Haies vives du bocage pour juguler la mer,
Je marche et je m'émeus de ramasser à terre
Un rebut de filasse, étope du marin.

Un goéland vorace au cri zébrant le ciel
Me trouerait bien la peau, pour peu que ma carcasse,
Échouée sur la grève au milieu des barcasses,
D'une épave humaine voue mes mots au pourriel.

C'est un vent de noroît qui enfle mes pensées
Et nonobstant le sable emplissant les esgourdes
Sous ses coups de boutoir, je cherche la palourde
Dont je régalerai mes papilles affolées.

Empruntant une *chasse* à l'abri du salin,
Son chemin caillouteux, qui crisse sous mes pieds,
Me fait goûter le calme fors un matou mité
Miaulant sur mon passage de son air de chafouin.

Plus loin, en souvenir, manquant pas de toupet,
Des fantômes d'amis me jouent de l'oliphant !
Et je pleure et je ris de leur enchantement,
Car la mort se déride à se sentir en paix.

Ajoncs jaunes en fleur, rose des tamaris,
Je bourlingue à l'envi comme un nuage blanc
Sur ma tête grisée, et je chante à l'encan
Des enchères de vie au prix du myosotis.

La nostalgie m'ennuie, car je suis le garant
D'un passé au long cours, du futur chaotique,
De ce charme idéal, armoiries symboliques
D'une imagination critique de son temps.

Un pigeon voyageur m'invite en son sillage,
Moi, foutre casanier, et trop ancré au sol !
Tout en le remerciant, je tourne comme un fol
Du livre de mon *heur* une nouvelle page.

Lors, mon poêle allumé mobilise les tropes
D'une rhétorique pas gravée dans l'argile
Aux fruits amers et doux d'une cueillette habile
Pour qui sait que le monde nourrit son amour-propre.

La Verge Marie

Ô traduction fautive

De l'araméen en langue de Tite-Live,
Même si toute mère est une Sainte Vierge
Pour son enfant,

Marie, qu'on t'allume des cierges !

Verge Marie aurait-on lu,
Si dans la langue de Jésus :

ܡܪܝܡ ܩܘܪܝܢܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܡܪܝܡ ܩܘܪܝܢܐ ܕܥܘܠܡܐ .

À une lettre près, se dit verge...

...et non vierge !

De nos secrets les mots ne sont-ils pas l'auberge ?
Car même au verbe de notre beau pays,
Entre la vierge et verge
il n'y a qu'un seul i,

si petit !

Alors de sa verge d'airain
Doulce Vierge s'est fécondée ;
Et puis, de son sacré vagin,
Fils de l'Homme-Femme, elle a toute seule enfanté...

son bébé !

Traduttore traditore disent les Italiens
Pour qui la femme est ou mère ou putain.
Qu'ils sachent que Marie se moque de leur bite,
Elle qui la fait rimer
avec hermaphrodite !

Au fil de mes rimes

Un tout premier quatrain,
De mes rimes croisées
Quand le cœur va bon train,
Eut l'heur de te trouver.

Et le quatrain suivant
Nous surprit embrassés.
Un étonnant baiser,
Goût *forte* du nanan.

Au troisième quatrain
Nous ne fîmes plus qu'un :
Prime ébat missionnaire,
Plates rimes scolaires !

Gardons-nous du énième !
Qu'à force de « je t'aime »,
Un quatrain nous enseigne
Comme les corps s'enchaînent.

L'amour fou cherche des
Rimes continues, mais
À l'index par ceux qui

Tiennent au *statu quo*
Et piquent de leurs crocs,
En nos vers, l'hérésie.

Un arrière-goût d'enfance

Pour l'adulte, amoureux des souvenirs d'enfance,
Celle-ci est source de toute nostalgie.
Que la vie semblait belle à la clarté des sens !
Qu'elle devient sinistre au détour de mes nuits.

Chagrin il me revient comme un matin cochon
Fut sorti de sa bauge afin qu'il sacrifie
Son corps gras d'épluchure et son regard tout rond
À son égorgement, holocauste maudit !

Le paysan pervers, se réjouit, l'infâme,
Des cris de son pourceau qui résonne alentour,
Bourreau se reflétant dans les yeux de sa femme,
La Circé charcutière aux maléfiques tours.

Étonnants souvenirs ! Quelles nobles histoires
À lire au plus profond de nos vertes campagnes !
Poète du dimanche, ô purge nos mémoires !
Et substitue tes mots pétillant de champagne.

J'ai entendu le veau séparé de sa mère
Ses pleurs fendre l'âme, partant à l'abattoir
Afin que nous puissions des laitages amers
Régaler nos enfants matin, midi et soir.

Je salue sur l'autel de mes jeunes années
Ce lapin gigotant accroché par les pattes
Qu'on vidait de son sang d'un œil énucléé
L'autre s'écarquillant devant les psychopathes.

— « Mais de tes vacances au creux du Maine-et-Loire
Fais-nous encor' rêver de ton cœur grenadine,
Le cheveu gominé quand t'allais à la foire,
Du paradis perdu, des douceurs angevines ? »

Je repense à la chatte horrifiée quand Mimi,
D'un geste criminel, écrasa sur le mur
Une à une ces petites boules de vie,
Et qu'importait la mère et sa progéniture !

— « Mais s'il fallait sauver un peu de tes vacances,
Quid de toi ? »

Je revois les élingues des mioches
Visant un vol d'oiseaux, ô la cruelle offense
D'un monde sans pitié, je ne sais quoi de moche.

J'ai le cœur tristounet, mais demain nouveau thème.
Je te promets des anecdotes bien plus gaies
Qu'il sied de raconter au trop-plein d'un poème,
Gavé de ces clichés que l'on offre sans frais.